

« LES ÉCRIVAINS DISTINGUÉS
QU'ON N'A JAMAIS BEAUCOUP LUS ».

Présence d'Octave Pirmez dans *Le Labyrinthe du monde* de Marguerite Yourcenar

par Bérengère DEPREZ
(Université catholique de Louvain)

Marguerite Yourcenar consacre quelques dizaines de pages¹ de *Souvenirs pieux* à son grand-oncle maternel, Octave Pirmez, « essayiste méditatif et rêveur qui fut l'un des bons prosateurs belges du XIX^e siècle » (*EM*, p. 711).

L'éloge ambigu qu'elle lui décerne s'appuie sur une lecture des œuvres de Pirmez faite seulement, d'après ses dires, vers 1969 ou 1970, si l'on excepte une première tentative de quelques pages vers 1929. Nous chercherons ici, en conformité avec le thème de ce colloque, à découvrir en quoi cet auteur du XIX^e siècle (né en 1832 et mort en 1883), outre le fait qu'il est le grand-oncle maternel de la romancière, fait partie du paysage intellectuel et culturel de Marguerite Yourcenar.

1. Des sources

En bonne érudite, Marguerite Yourcenar énumère les sources dont elle s'est servie pour aborder la vie et l'œuvre de son grand-oncle. Non seulement elle identifie les livres, mais encore elle précise à quel moment elle les a lus. Pourtant, cette précision n'est pas totale : d'une part il est difficile de s'y retrouver dans l'inventaire, d'autre part certains éléments d'information sont curieusement reportés dans la note qui suit *Souvenirs pieux* alors que d'autres font partie du texte (*EM*, p. 945-949). Nous reviendrons sur cette anomalie.

¹ Il s'agit principalement du chapitre intitulé « Deux voyageurs en route vers la région immuable » (*EM*, p. 810-880).

Voici ce qui ressort de l'inventaire :

Après bien des années, un lot de livres à belles reliures que m'avait légué l'oncle Théobald est arrivé jusqu'à moi : l'un d'eux, un tout petit volume à dos de maroquin, contenait deux obscurs essais publiés en 1897 sur Octave Pirmez. Je reviendrai sur l'un de ces deux essais. Le second mentionnait la mort accidentelle de Rémo (*EM*, p. 841).

Nous ne savons donc pas quand Marguerite Yourcenar a reçu ces ouvrages, et malgré sa promesse elle ne reviendra pas sur le premier des deux essais, dont nous n'apprendrons donc que la date de publication.

La première fois que Marguerite Yourcenar tient un livre de son grand-oncle en main, c'est, d'après ses dires, en 1929² :

Je demandai à Paul si sa bibliothèque contenait les livres de notre « grand-oncle ». Il ne trouva que le premier, *Feuillées*, et me le tendit ainsi que le recueil de bonnes morts compilées par la tante Irénée. (*EM*, p. 843)

La jeune femme ne lit que quelques pages de l'ouvrage, qui commence pourtant par une expression qu'elle appréciera – au point d'en faire le titre d'un livre – lorsqu'elle l'entendra cinquante ans plus tard, de la bouche de Jerry Wilson : *Vox rerum*, « la voix des choses ». Parmi les premières maximes, figurent par exemple celles-ci :

Ce que nous trouvons naïf est souvent très profond. Nous n'apprécions jamais bien la profondeur d'une eau de source : sa limpidité nous trompe. (p. 11)

Que de gens dont l'esprit est aiguisé et dont le cœur n'est même pas dégrossi ! (p. 16)

La résignation religieuse d'une mère qui voit périr ses enfants sans sourciller nous semble tenir un peu de l'indifférence. (p. 31)

Notre fierté est si grande, que dans notre plus profond amour nous désirons presque ne pas être aimé, pour pouvoir goûter en nous-même le sévère contentement d'une passion méconnue. (p. 34)

Chacun de nous occupe deux positions dans ce monde : l'une, à ses propres yeux ; l'autre, aux yeux de la foule. Notre bonheur augmente à mesure que ces deux positions se rapprochent. (p. 40)³

² Mentionné dans la *Chronologie* parmi d'autres, *OR*, p. XVIII : « plusieurs séjours pour essayer de récupérer une partie de l'héritage maternel ».

³ Octave PIRMEZ, *Feuillées, Pensées et maximes*, Paris, Librairie académique Perrin, et Namur, Jacques Godenne, 1900, 231 p.